



« Un classique du film de loup-garou »
LE POINT POP

« Toujours aussi bluffant »
L'OBS

« L'esquisse d'une société américaine
dévorée par ses propres chimères »
LES CAHIERS DU CINÉMA

« Série B phare du cinéma fantastique »
TÉLÉRAMA

« Inoubliable scène de transformation »
CRITIKAT

Hurlements de Joe Dante

De main d'homme

Deux crépuscules se superposent dans *Hurlements*. Il y a d'abord celui, littéral, que figure la mise en scène pour annoncer l'irruption des loups-garous : un clair-obscur aux teintes bleutées enveloppe le foyer de l'action (le campement boisé où va se retirer l'héroïne), dans un effort de déréalisation plus que de vraisemblance. Ce goût assumé de l'artifice paraît signifier aussi le crépuscule du romantisme lycanthropique, disparu dans une sorte de nuit postmoderne où le mythe ne se soucie plus d'avoir l'air crédible. Baroques à outrance, presque circassiens, les monstres effraient désormais moins que les images émises par la sordide réalité sociale. C'est du moins le constat que semble dresser Joe Dante en 1981, devant l'enjeu commun à tous les artisans du fantastique hollywoodien alors en plein renouveau : comment actualiser les vieux folklores, comment les ajuster aux nouvelles attentes du public en matière de croyance ? Là où *Le Loup-garou de Londres* de John Landis (*Cahiers* n° 779), contemporain immédiat d'*Hurlements*, utilise la campagne anglaise comme terrain suffisamment ancestral pour que la fameuse créature y fasse son retour, Dante préfère inscrire son récit dans un cadre ultracontemporain. Tout commence donc dans les coulisses d'un reality-show au cours duquel la journaliste Karen White (Dee Wallace), en coopération avec la police, coince un tueur compulsif en lui donnant rendez-vous dans un cinéma porno. Le prédateur est liquidé dans la salle obscure et voici Karen traumatisée entre les mains d'un psy médiatique (Patrick Macnee) qui l'envoie suivre un traitement spécial dans sa « colonie » ; elle y rencontre de joyeux pensionnaires se révélant enclins à la lycanthropie. Sous l'impulsion de John Sayles, co-auteur du script, le sujet devient précisément ce hiatus entre deux types de monstruosité, l'une traditionnelle (les loups-garous) et l'autre hypermoderne (les thérapies révolutionnaires et la télé putassière, repue de spectacles criminels où les fous tiennent lieu de bêtes

fantasmagoriques). Face au surnaturel, l'humain apparaît ici non seulement dénié par la pop-culture qu'il a ingurgitée – les personnages regardent eux-mêmes des films de loups-garous – mais il se révèle d'emblée lycanthropique, ou du moins schizophrène, pris dans un rapport au monde faussé par les écrans et la fiction. Aussi Joe Dante, cinéaste piqué de mythocritique, consacrera-t-il presque une œuvre entière à l'esquisse d'une société américaine dévorée par ses propres chimères, tels les gremlins : issus du folklore militaire, ces lutins saboteurs symbolisaient la menace d'un grand dérèglement de l'ordre industriel et technologique, que Dante rendra concret dans son film (le gremlin jaillit hors de l'imaginaire populaire pour prendre le contrôle de la marche du monde). L'horreur, dans *Hurlements*, provient donc moins des métamorphoses chamelles, pourtant montrées avec force détails, que du contraire : la non-chair, la désincarnation d'une humanité évoquant une masse de cobayes parqués dans un laboratoire. Le loup-garou ne surgit plus lors de la pleine lune, mais au gré d'expériences prométhéennes fomentées par un savant hautement cronenbergien. Sa patiente oscille entre divers simulacres sinistres – d'un côté l'usine des médias, de l'autre la secte *new age* aux airs de village-vacances – tout en se voyant asphyxiée par une absence d'horizon : sa seule promesse d'échappée, le seul « ailleurs » tangible, c'est la fenêtre de sa chambre donnant sur la forêt scabreuse où émergent les hommes-loups. Cette lucarne est finalement semblable à un écran (un jeu de raccord l'assimile d'ailleurs à un poste de télé) sur lequel se projettent les visions harassantes de Karen, à mi-chemin de l'extralucidité et du cauchemar enfiévré. La terreur prend sa source dans la nature pathologique d'une telle condition, et non dans le reflet hideux que lui renvoient les lycanthropes. Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si la mue la plus brutale n'est pas celle d'un visage changé en face animale, mais celle d'une patte de loup qui, sectionnée et jetée au

sol, revient au contraire à son état de main humaine. Le plan dure, méticuleux, puis se referme sur l'organe orphelin, boursoufflé et convulsé. Si la main fascine, c'est qu'elle prouve moins la présence d'un monstre que celle d'une identité anthropoïde. Et cette preuve horrifie en rappelant combien une telle identité demeure opaque : l'humain est bien là, mais de *quoi* est-il fait ?

Yal Sadat



SPLENDOR FILMS

Hurlements de Joe Dante (1981), version restaurée 4K. En salles le 15 décembre.

Télérama

CINÉMA

REPRISE

1981: Joe Dante relie l'ancestral loup-garou à la pulsion sexuelle. Un dépoussiérage qui a du chien.

Trois ans avant *Gremlins*, **JOE DANTE** avait déjà du mordant. Le réalisateur américain a toujours affectionné les bestioles méchantes, depuis *Piranhas*, son premier long métrage en solo. Série B phare du cinéma fantastique, **HURLEMENTS** (1981) renouvelait le thème ancestral du loup-garou. Une journaliste vedette de la télévision (Dee Wallace) sert d'appât pour piéger un tueur en série. Celui-ci l'enferme dans la cabine d'un sex-shop et l'oblige à regarder une scène de porno violent avant d'être abattu... L'intrigue, assez tarabiscotée, s'attache au sort réservé à son héroïne courageuse, au trauma qu'elle doit surmonter et qui rejaillit dans son couple. Il faut attendre son séjour dans



un étrange centre de thérapie, situé à la lisière d'une forêt, pour que le loup-garou fasse son apparition. Les effets spéciaux décrivant les différentes phases de sa transformation sont impressionnants. L'atout majeur, c'est ici d'avoir relié la lycanthropie à la pulsion sexuelle. Le film, avec son casting singulier (de John Carradine à Patrick Macnee, le héros so british de *Chapeau melon et bottes de cuir*), est truffé de clins d'œil cinéphiliques. En chantage de la contre-culture, Joe Dante

cherche à faire peur tout en jonglant avec divers motifs : la psychothérapie de groupe tendance new age alors en vogue, le pouvoir de l'image, la bestialité du mâle, la nymphomanie. Le tout avec l'inventivité plastique et l'ironie mêlées qui ont fait sa griffe légendaire. Ce qui n'empêche pas l'émotion de poindre, dans un final cruellement monstrueux, où l'héroïne allie sacrifice et dignité. – *Jacques Morice*



En salles.

Effets spéciaux mordants et flashes cinéphiliques.

HURLEMENTS (The Howling)

De Joe Dante



- Etats-Unis1981
- Distributeur : Splendor Films
- Date de sortie : 13 juillet 2022
- Durée : 1h31

THE BESTIALITY WILL BE TELEVISED

par [Adrien Mitterrand](#)

Impossible de dissocier *Hurlements* de l'inoubliable scène de transformation d'un loup-garou qui constitue son point d'orgue. Par sa construction, la séquence ne se distingue pourtant pas *a priori* de la longue tradition des scènes du genre, en ce qu'elle repose sur une succession de déploiements anatomiques cadrés en gros plans : les ongles se transforment en griffes, les canines s'aiguisent en crocs acérés... rien, en somme, qui n'ait déjà été filmé. Le travail de maquillage du génial Rob Bottin^[1] sidère, mais le trouble que provoque la séquence ne tient pas uniquement à cette réussite. C'est le choix de revenir régulièrement sur le regard de la créature qui dérange, à cette expression révélant son plaisir d'être scrutée sous toutes les coutures. Au-delà des fantastiques vignettes horribles qu'elle déploie, la séquence frappe encore aujourd'hui par cette mise en scène de la jouissance d'une monstruosité désirée. Car la scène est ponctuée de contrechamps soulignant le caractère proprement *spectaculaire* de cette métamorphose, le personnage de Karen (Dee Wallace) faisant office de public. La contamination du mal par un simple regard : voilà sur quoi se fonde l'horreur dans *Hurlements*, pièce importante de la filmographie de Joe Dante.

Une faim de loup

Revoir *Hurllements* rappelle que le réalisateur n'a pas attendu *Gremlins* pour s'intéresser à la prédation inhérente à l'évolution de la société de consommation durant les années 1970-1980. Dans l'ouverture, Karen rencontre le premier loup-garou en pleine ville, à l'intérieur d'une salle de projection d'un sex-shop. La créature la force alors à ne pas détourner le regard d'un film pornographique, et plus particulièrement d'une scène de viol, avant de lui promettre de lui « *donner quelque chose* » et « *d'illuminer son corps* ». Consommer ces images reviendrait en d'autres termes à être contaminé (ou « augmenté », selon le point de vue des monstres). Ce ne sont plus les traditionnelles forces surnaturelles qui sont à l'origine de l'apparition de la bestialité, le rôle de la pleine lune étant à ce titre tourné en dérision. On se transforme chez Dante par un désir violent et incontrôlé de consommation destructrice^[2] – désir qui, poussé à son extrême, peut alors même conduire au viol et au meurtre. Une fois l'acte commis, le nouvel être monstrueux jouit alors de sa transgression. Libéré des obligations morales qui le contraignaient, il donne libre cours à ses instincts avant de rejoindre sa meute pour décupler son potentiel de destruction – et par là même son plaisir.

Le regard si particulier que Joe Dante porte sur ces trajectoires collectives fait clairement du récit une allégorie des années 1980. La paranoïa et la pornographie y sont présentées comme la matrice de produits de consommation^[3], d'autant plus que ces derniers profitent de la diffusion des images à grande échelle sur les écrans. Même dénués d'apparence monstrueuse, ce sont bien des hommes médiatiques qui apparaissent comme responsables de ces nouvelles contagions : le docteur Wagner, un étrange thérapeute, expose ses théories sur les plateaux de télévision, quand un riche et ambitieux homme d'affaires inspiré par Donald Trump^[4], propriétaire de médias, sévit dans *Gremlins 2*. La même lueur rouge brillant dans les yeux des loups-garous se retrouve dans le regard des techniciens qui écoutent le docteur Wagner vanter les mérites de la bestialité, tandis que le sex-shop dans lequel se déroule la première rencontre avec la bête baigne également dans une teinte écarlate. La diffusion des écrans domestiques joue justement un rôle central dans le plan des loups-garous de s'adapter à leur époque et de trouver de nouveaux terrains de chasse. Si Karen apparaît comme une victime nécessaire à la réalisation de leur projet, c'est en raison de son statut de présentatrice de show télévisé, figure majeure en même temps que proie d'un nouveau système qui a fait des pulsions bestiales son fonds de commerce.



Pierre et le loup

Dans *Hurllements*, les loups-garous sont tout d'abord présentés comme des tueurs en série : impossible de ne pas y voir une filiation avec l'incontournable [Halloween](#),

qui a posé les bases de l'imaginaire horrifique de cette nouvelle menace deux ans plus tôt. Il faut cependant noter une variation fondamentale : si la victoire contre le mal dans le film de John Carpenter consistait essentiellement à survivre, Karen se retrouve quant à elle confrontée au risque d'être contaminée par la bestialité. Après son premier contact avec le tueur (volontaire, puisqu'il s'agit de le rencontrer pour les besoins d'une enquête télévisuelle), la journaliste revit en boucle la scène dans ses rêves, au point d'accepter de suivre une cure dans une colonie en pleine campagne. Ce qui s'avère un piège organisé par les loups-garous révèle à quel point leur projet passe par la conversion de Karen. La jeune femme résiste pourtant aux tentations qui devraient provoquer sa transformation, mais les règles changent. Les loups poursuivent Karen jusqu'à l'encercler dans une voiture. Impuissante devant les expressions enrégées des bêtes derrière la surface des vitres, la jeune femme ne peut plus rien pour empêcher les *écrans* au travers desquels elles la convoitent de se briser. Au moment même où Karen se croit sauvée, la fragile séparation entre la jeune femme et ses prédateurs finit par céder, aboutissant à la morsure tant redoutée.

C'est dans l'idée de se transformer en direct que Karen se retrouve plus tard sur un plateau de télévision pour la scène finale du film. Devenue loup-garou alors qu'elle n'a pas cédé consciemment à la transgression, elle décide de révéler la terrible vérité du mal face à la caméra. La présentatrice évoque alors l'émergence d'un choix : celui de ne pas ouvrir la voie à une bestialité intérieure dont elle s'apprête à prouver l'existence. Cet ultime sursaut idéaliste donne lieu à un dénouement parmi les plus troublants de la filmographie de Dante, alors que la jeune femme pousse son hurlement en direct. Ce cri ne ressemble en rien aux précédents : il s'agit cette fois d'une plainte. C'est qu'il est déjà trop tard, et les contrechamps sur les spectateurs du show entérinent l'idée d'une contamination de la société toute entière. Eux-mêmes prédateurs du quotidien, ils se révèlent tout au plus surpris, voire indifférents face à l'image de la bestialité révélée. Après que Karen a été abattue en direct, chacun s'en retourne simplement à sa propre voracité. Au son des publicités et tandis que les hamburgers se préparent à la chaîne, la louve installée au comptoir d'un bar illuminé de rouge peut arborer sans crainte son beau sourire carnassier^[5].



Joe Dante : « L'Amérique est en train de perdre sa démocratie »

Alors que son « Hurlements », classique du film de loup-garou, ressort en salle ce 13 juillet, le réalisateur culte de « Gremlins » se livre au Point Pop.



Joe Dante© VALERIE MACON / AFP

Par [Marc Godin](#), [Philippe Guedj](#)

Publié le 12/07/2022 à 10h00

À soixante-quinze ans, Joe Dante est l'un des derniers grands mythes vivants du cinéma fantastique. Ni plus, ni moins. L'injustice n'en est que plus accablante : à l'instar du triste sort réservé à son confrère John Carpenter, Hollywood s'obstine à laisser coincé dans sa bouteille ce bon génie dont la magie enchantait pourtant les foules des années 1980 et 1990. Son pic de gloire fut atteint en 1984 grâce au merveilleux *Gremlins* et ses bêtes intenable, mais l'on doit aussi au réalisateur cinéphile et malicieux, connu pour sa verve satirique voire politique, de purs bonheurs sur pellicule tels que *Piranhas*, *Hurlements*, *L'Aventure intérieure*, *Explorers*, *Gremlins 2*, *Small Soldiers*, ou encore son chef-d'œuvre autobiographique *Panique sur Florida Beach*.

La tête chargée de projets qu'il tente désespérément de faire financer, Joe Dante a récemment comblé ses fans français énamourés en passant par l'Hexagone pour une double actualité : la promotion, au dernier festival d'animation d'Annecy, de la série d'animation *Gremlins : Secrets of the Mogwai* (où il officie comme consultant) et, surtout, la ressortie en salle, dans une version restaurée, de *Hurlements*, son classique du film de loup-garou, sous les bons auspices du distributeur Splendor. Pur « B Movie » haut de gamme déjà quadragénaire, à la fois gothique et teinté d'érotisme, *Hurlements* est à redécouvrir absolument sur grand écran : nous y reviendrons. Icône de la pop culture, Dante prouve quant à lui dans ce succulent thriller velu qu'il fut aussi le précurseur d'un cinéma métaculturel (avant que le procédé ne devienne à la mode), recyclant moult citations et clins d'œil au fantastique, ainsi qu'aux dessins animés de Tex Avery et aux séries B de son enfance.

Débit mitraillette, érudition en titane, regard juvénile, sympathique et franchement rigolard, Joe Dante parle d'une voix étonnamment douce mais qui ne retient pas les coups lorsque le sujet le touche. Dans une interview accordée par téléphone au Point Pop en 2018, le vétéran confiait déjà une certaine amertume quant aux bouleversements d'une industrie qui lui fut jadis plus clémente et qu'il ne reconnaît plus. À Paris, en cette journée d'été où soleil et mercure accablent déjà la capitale, nous avons retrouvé la légende dans la fraîcheur de l'annexe climatisée d'un hôtel du 5^e arrondissement. Et face à nous, même s'il n'a plus réalisé de long-métrage depuis 2014, Dante semble plutôt cette fois prendre avec philosophie et humour la situation. En coulisses, il se bat toujours pour faire financer plusieurs de ses idées mais il ne nous en dira guère plus. En revanche, ne lui parlez pas de l'évolution politique récente de son pays : comme un Gremlin qu'on aurait nourri après minuit, le réalisateur se fait soudainement beaucoup plus mordant !

Le Point Pop : Quel regard portez-vous sur *Hurlements*, quarante ans après sa sortie ?

Joe Dante : Ouch, ça fait mal ! J'aimais beaucoup le film à l'époque et je l'aime toujours beaucoup maintenant. Nous travaillions pour une petite compagnie indépendante spécialisée dans le *slasher* [mot anglais désignant les films d'horreur à base de tueurs en série, comme *Halloween* ou *Vendredi 13*, NDLR]. Je pense que c'est le meilleur film que nous avons pu faire avec notre budget d'un million de dollars. Je n'ai pas touché grand-chose, je n'ai pas eu de pourcentage, je n'ai même pas été payé pour le montage et la compagnie a été vendue à une autre...

Néanmoins, *Hurlements* a été un gros carton et il a laissé une trace. Le film m'a installé à Hollywood et m'a permis d'en réaliser d'autres.

***Hurléments* a fait sensation à l'époque pour ses prodigieuses scènes de métamorphoses lycanthropiques. Le légendaire maquilleur Rob Bottin [l'un des plus grands artistes de maquillage d'effets spéciaux des années 1980. Il travailla ensuite sur *The Thing* de John Carpenter, NDLR] était-il aussi perfectionniste que l'affirme sa réputation ?**

J'avais déjà collaboré avec lui sur *Piranhas* alors qu'il avait 16 ou 17 ans. Il était déjà brillant, talentueux, il a même dirigé la seconde équipe pour certaines séquences. Pour *Hurléments*, je devais initialement travailler avec Rick Baker, mais John Landis, qui s'appretait à tourner de son côté *Le Loup-garou de Londres*, a rappelé Rick en catastrophe puisque ce dernier lui avait promis, des années plus tôt, de s'occuper de ses effets spéciaux quand le film de Landis se ferait. Rick Baker a donc abandonné *Hurléments* du jour au lendemain mais il m'a confié son protégé : Rob Bottin, qui a géré tous les maquillages spéciaux, dont les séquences de métamorphose. Et avec vraiment très peu d'argent, Rob a effectué un travail extraordinaire. Elles sont plus belles que jamais avec cette nouvelle restauration. Ça nous a pris un temps infini à mettre en boîte : Bottin est effectivement un perfectionniste et il ne voulait absolument pas que la caméra tourne avant que l'effet ne soit parfait. Avec nos faibles moyens, c'était une perpétuelle course contre la montre. Pour la transformation de l'acteur Robert Picardo, nous devions tourner un matin et nous attendions Rob Bottin. On lui demandait : « C'est prêt, Rob ? » Et, non, ça n'allait pas. On revenait de déjeuner : « C'est prêt, Rob ? » Toujours pas ! Et quand Bottin a enfin donné son feu vert, c'était trop tard, la journée de travail était terminée. Robert Picardo est resté avec son maquillage toute la nuit et nous avons tourné la scène le lendemain matin. Bottin était obsédé de perfection, oui. Mais quel artiste !

PUBLICITÉ

La grande différence entre *Hurléments* et *Le Loup-garou de Londres*, c'est que chez vous, les humains atteints de lycanthropie ne vivent pas du tout leur condition comme une malédiction, bien au contraire...

Ils adorent ça ! Vous savez, avant que je ne rentre en jeu, il y avait un autre scénario avec un autre réalisateur attaché au projet. Une fois engagé, j'ai dit que je ne pouvais pas tourner le script tel quel. J'ai donc fait travailler mon ami Terry Winkless, puis John Sayles, qui avait écrit *Piranhas*. C'est lui qui a injecté de nombreuses idées et a développé l'esprit satirique du film. *Hurléments* et *Le Loup-garou de Londres* sont vraiment très différents. Le mien s'enracine dans l'esprit du classique de la Universal sorti en 1941 (même si en effet, chez moi, les loups-garous sont heureux de l'être) ! Le film de Landis est plus moderne. Leur seul point commun, c'est qu'il y a des lycanthropes dedans. Mais il n'y avait aucune compétition entre nous... D'ailleurs d'autres films de loups-garous sont sortis cette année-là : *Full Moon High* de Larry Cohen, *Teen Wolf* avec Michael J. Fox, ou encore *Wolfen*...



Joe Dante, rencontré à Paris le 18 juin 2022. © Le Point Pop

Quand j'ai tourné "Hurlements", j'étais certain que ce serait mon dernier film. Joe Dante

Patrick Macnee, éternel John Steed de *Chapeau melon et bottes de cuir*, était-il votre premier choix pour le rôle du Dr Wagner ?

Oui, dès le stade du scénario, j'ai pensé à lui pour le rôle. La production envisageait Donald Pleasence ou Christopher Lee, mais j'ai refusé. J'adorais ces acteurs, mais avec eux, j'étais sûr que le public comprendrait aussitôt que le docteur était un

méchant. Il nous fallait quelqu'un de gentil, d'aimable, à qui l'on peut faire confiance. Patrick Macnee était parfait. Sa fille était gravement malade pendant le tournage. Il ne nous en a jamais parlé et cela n'a jamais altéré sa performance. Quel plaisir de travailler avec lui !

Hurléments* est un film qui a manifestement tapé dans l'œil de Steven Spielberg puisqu'il a ensuite engagé votre actrice principale Dee Wallace pour incarner la maman d'Elliott dans *E.T...

Oh oui, absolument, Steven l'a engagée après l'avoir vue dans *Hurléments* ! Ce fut la première actrice... je dirais... compliquée avec qui j'ai travaillé. C'était une adepte de la Méthode, elle faisait remonter des souvenirs de son enfance pour jouer certaines scènes. Elle nous avait conseillé d'auditioner Christopher Stone pour incarner son mari dans le film... sans nous dire qu'il était son fiancé à la ville. Et il l'a beaucoup aidée sur le plateau ! Dee est une très bonne actrice, elle porte entièrement le film. Pour son cri final, dans sa dernière scène, lorsque Karen White se transforme sur le plateau de télévision, elle n'a fait qu'une seule prise. Et elle ne voulait pas être maquillée en loup-garou, donc la tête dans le plan final est un *animatronic*. Nous avons tourné ce plan à la toute fin, juste avant de tirer les copies du film...

Et vous, est-ce que Spielberg vous a confié *Gremlins* grâce à *Hurléments* ?

Non, c'est grâce à *Piranhas* que j'ai décroché le job. Universal craignait que mon film ne fasse de l'ombre aux *Dents de la mer 2*, qui allait sortir en même temps [c'était en 1978, NDLR]. Ils ont menacé Roger Corman d'un procès. Mais, je l'ai appris plus tard, Steven Spielberg a visionné *Piranhas* et il est intervenu en ma faveur en disant : « Mais non, c'est une parodie, un pastiche ! » Et c'est grâce à lui que *Piranhas* est sorti ! Quand j'ai reçu le script de *Gremlins* dans mon bureau pourri d'Hollywood, j'étais persuadé que c'était une erreur, que quelqu'un s'était trompé de destinataire...



Hurlements de Joe Dante. © Photo12.com - Collection Cinema / Photo12 via AFP

***Hurlements* est bourré de clins d'œil et de références à votre cinéphilie. Ça commence par la présence de vétérans cultes dans certains seconds rôles comme John Carradine ou Slim Pickens [acteur dans de nombreux westerns, ce dernier joua aussi le pilote de bombardier nucléaire finissant à cheval sur la bombe en pleine chute dans *Docteur Folamour*, NDLR]...**

L'idée à cette époque, c'est que si vous engagiez des vedettes de la télé, vous auriez obligatoirement des ventes télé. Donc on a casté de nombreux acteurs populaires à la

télé à cette fin, mais, moi, j'adorais simplement ces mecs, je les avais vus toute ma vie sur les écrans, c'était un bonheur de collaborer avec eux. Ce casting était génial ! Tous mes films ont quelque chose à voir avec ma cinéphilie. Quand j'ai tourné *Hurlements*, j'étais certain que ce serait mon dernier film, j'ai donc décidé de le bourrer de références. Il y a même un extrait du *Loup-garou* version 1941, qui explique l'intrigue bien mieux que nous aurions pu le faire. De plus, tous les personnages portent des noms de cinéastes qui ont réalisé des films de loups-garous. Ainsi Patrick Macnee se prénomme George Wagner [réalisateur du *Loup-garou* avec Lon Chaney Jr, NDLR], Belinda Balaski incarne Terry Fisher [réalisateur phare de la Hammer, notamment de *La Nuit du loup-garou*, NDLR]...

En quoi votre enfance fut-elle marquée très tôt par le cinéma ?

J'habitais Livingstone, dans le New Jersey. Je prenais mon vélo, et j'avais l'habitude d'aller au cinéma l'après-midi pour des programmes de dix dessins animés, puis je partais avant le début du film pour adultes. Un jour, je suis resté et j'ai découvert *It came from outer Space* [*Le Météore de la nuit*, Jack Arnold, 1953, NDLR], en 3D, et je me suis dit : « Hé, c'est pas mal. » Et j'y suis allé tous les week-ends... Je voyais les nouveautés comme *Les Envahisseurs de la planète rouge* ou des films plus anciens comme *Le Magicien d'Oz*. Comme tous les mêmes, je lisais la revue mythique *Famous Monsters of Filmland*, dont l'impact était énorme, même si les parents déchiraient les magazines à cause des photos de monstres... La validation suprême, c'était d'avoir son nom dans le magazine, via la rubrique courrier. J'envoyais des listes : les 50 meilleurs films d'horreur, les 50 films les plus effrayants... Puis, j'ai élaboré la liste des 50 plus mauvais films d'horreur, qui a été publiée ! J'étais un peu gêné, parce que pour arriver à cinquante, j'avais ajouté des films que je n'avais même pas vus, et puis quelqu'un avait réécrit mon texte avec des mots savants que je ne comprenais même pas [rires]. Ce fut mon grand break dans le monde de l'édition... On voit ma collection de magazines dans mon film *Panic sur le Florida Beach* : toutes les affiches sur les murs sont les miennes. C'est un film très personnel...

Je reste persuadé que Baby Yoda est un vol manifeste de Mogwai ! Joe Dante

Il paraît que vous collectionnez aussi depuis des années des copies de films en format 16 mm et 35 mm ?

Oui. Mon ami Jon Davison, producteur entre autres de *RoboCop*, collectionnait les copies 16 mm et il m'a conseillé de me lancer. À l'époque, quand vous ratiez un film en salle, vous pouviez attendre des années avant d'avoir une chance pour le voir. C'était bon marché et j'ai acheté ma première copie, *Gamma People*, et c'était parti. Avant de passer à la vidéo, j'avais 400 copies chez moi.



Le gentil Gizmo, animal intelligent de la race des Mogwai. Adorable petite boule de poils, mais : ne jamais l'exposer à la lumière ; ne jamais lui donner à boire ou l'arroser ; et surtout, surtout, ne jamais lui donner à manger après minuit !© WARNER BROS / AMBLIN ENTERTAINME / Collection ChristopheL via AFP

Vous revenez du festival du film d'animation d'Annecy, où vous avez participé à la présentation de la série animée *Gremlins : secrets of the Mogwai*. [Diffusée en France sur Cartoon Network pour les fêtes de fin d'année, cette série raconte les origines de la petite boule de poils dans la Chine des années 1930, NDLR]. Sur scène, sous la forme d'une boutade un peu amère, vous avez dit : « Je suis jaloux de tous ceux qui ont un travail à Hollywood ! » La salle a ri mais... n'êtes-vous pas un peu en colère contre Hollywood, qui ne vous laisse plus monter vos projets, tout en exploitant vos succès passés ?

[Il rit.] C'est vrai, je suis jaloux ! Mais en vérité, je ne suis même pas en colère. On me paie des vacances en France pour aller à Annecy, puis pour faire la promotion de la ressortie de *Hurlements*, en version restaurée. Ça pourrait être pire, non ? Je ne regrette rien. Pour influencer sur les choses, il aurait fallu que je crée ma propre compagnie de production et je suis trop fainéant pour cela. Je préfère réaliser un film dans lequel je crois vraiment plutôt qu'un tas de boue, même si c'est très tentant d'accepter un job pour de l'argent. Je l'ai juste fait pour des séries comme *Les Experts* ou *Hawaii 5-0*... Mais un long-métrage, c'est quelque chose de très personnel.

Gremlins : secret of the Mogwai est-il la contre-attaque de Warner après que son éternel rival Disney a attendri le monde entier avec le Groggu/Baby Yoda de la série Mandalorian ?

Pas intentionnellement. Par contre, je reste persuadé que Baby Yoda est un vol manifeste de Mogwai. Exactement comme la peluche Furby, un vol total ! À l'époque, la Warner avait même contacté le fabricant de Furby, qui a sorti un bébé Gizmo pour tenter de se racheter. Kathleen Kennedy, qui dirigeait Amblin et était la productrice associée de Spielberg, est maintenant la présidente de Lucasfilm pour Disney. Je pense que pour Baby Yoda, elle savait bien qu'elle nous copiait, mais elle ne va pas se faire un procès...



Gremlins (1984).© WARNER BROS / AMBLIN ENTERTAINME / Collection ChristopheL via AFP

J'en suis à me demander si mon film "The Second Civil War" ne va pas devenir une réalité. Joe Dante

Allez-vous toujours au cinéma et, si oui..., allez-vous voir les blockbusters d'aujourd'hui ?

Hum... Les films Marvel me barbent, il n'y a que des climax, les répétitions des mêmes scènes. Ces films sont spectaculaires, très bien produits, mais cela ne me parle pas. Quand j'étais gosse, les super-héros n'avaient droit qu'à des productions minables. Le premier show télé consacré à Superman était vraiment très cheap. Dans

les années 1940, les super-héros étaient à l'affiche de *serials*, des films à épisodes vraiment bon marché. C'est très bien que les gens de la Marvel gagnent des sommes considérables avec ce matériau, mais, artistiquement, cela ne m'intéresse pas. Je ne vais même plus les voir. Du côté des réalisateurs actuels de films fantastiques, j'aime bien Jordan Peele et j'attends de voir *Nope*, qui a l'air très intéressant. Je n'ai pas encore vu *Black Phone* de Scott Derrickson, mais je suis très tenté. Ari Aster est vraiment intéressant, mais ses films sont trop longs. Quand j'ai découvert *Midsommar*, j'ai trouvé cela interminable, puis il a sorti une *director's cut* avec une vingtaine de minutes en plus ! Combien de personnes va-t-il encore faire sauter de sa falaise, bon sang ?

Vous qui vous êtes toujours distingué par un regard satirique sur la société américaine, son évolution actuelle assez effrayante pourrait-elle vous inspirer un film ? [Cette interview a été réalisée avant le vote de la Cour suprême des États-Unis concernant l'avortement, NDLR.]

[Il devient plus grave.] Je n'ai pas le cœur à ça... Ce qui nous arrive est hélas bien plus grave que de la satire. Si vous écriviez un script avec simplement de ce qui s'est passé ces quatre dernières années, personne n'y croirait. Et pourtant, tout cela est bien réel et les électeurs de Trump sont en mission pour faire de ce mec le nouveau Christ. Regardez les journaux, ce qui se passe tous les jours ! L'Amérique est sur le point de perdre sa démocratie. La « menace orange », ce type que nous avons eu pour président pendant quatre années, a causé tellement de dommages... et pourtant ses acolytes le suivent toujours comme s'il était un dieu. Il a déclaré un jour : « Si je tire sur quelqu'un en pleine 5^e Avenue, je ne perdrai aucun électeur. » Et vous savez quoi ? c'est vrai. Tous les jours, nous avons de nouvelles révélations sur lui, et ses électeurs continuent de l'adorer. C'est terrifiant. Quand George Bush était au pouvoir, c'était déjà flippant et j'avais un passeport italien au cas où... J'en suis à me demander si mon film *The Second Civil War* [un téléfilm de 1997 où le gouverneur raciste de l'Idaho ferme ses frontières face à l'afflux de réfugiés, tandis que le spectre d'une nouvelle guerre civile se rapproche aux États-Unis, NDLR] ne va pas devenir une réalité !

***Hurllements*, de Joe Dante. Sortie le 13 juillet en version restaurée 4K.**

L'OBS

CRITIQUES

ÇA RESSORT

Loup, y es-tu?

HURLEMENTS,

PAR JOE DANTE. FILM D'ÉPOUVANTE AMÉRICAIN, AVEC DEE WALLACE, PATRICK MACNEE, DENNIS DUGAN (1981, 1H31).

★★★★ Sorti la même année que « le Loup-garou de Londres », de John Landis, c'est le film qui a relancé la mode des lycanthropes, à l'origine de « Thriller », le clip historique de Michael Jackson. Vu comme le double mal élevé de Spielberg, Joe Dante envoie une journaliste vedette de la télé (Dee Wallace, la mère dans « E.T. ») en cure de repos dans une communauté forestière, la Colonie, qui se révèle être un repaire de loups-garous. On retrouve la patte du réalisateur de « Gremlins », cette approche très premier degré de l'horreur tempérée par l'humour et la satire sociale (les sectes *new age* gentiment brocardées). Mais « Hurlements » vaut surtout pour son atmosphère de série B, ses citations cinéphiliques

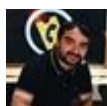


et son morceau de bravoure, toujours aussi bluffant : la transformation détaillée d'un homme en loup-garou obtenue grâce au génie des effets spéciaux mécaniques, Rob Bottin. **N. S.**



Ce film de loups-garous a traumatisé toute une génération ! Il ressort en salles et va vous faire hurler de peur

13 juil. 2022 à 07:00



Vincent Formica

-Journaliste cinéma

Hurlements, long-métrage horrifique de Joe Dante, réalisateur de Gremlins, ressort en salles le 13 juillet dans une version restaurée 4K. Les loups-garous ont les crocs ! Attention à la morsure !

Sorti en 1981, Hurlements a traumatisé des générations entières de spectateurs, notamment à cause de ses séquences de transformations ultra-réalistes de certains protagonistes en loups-garous.

Sa ressortie sur grand écran en version restaurée 4K risque bien de donner des sueurs froides aux spectateurs qui auront envie de le (re)voir !

Le récit suit Karen White, incarnée par Dee Wallace, est journaliste à Los Angeles. Cette dernière se retrouve traquée par un tueur en série, Eddie Quist, joué par Robert Picardo, un des acteurs fétiches du réalisateur Joe Dante.

En coopération avec la police, Karen prépare un piège pour capturer Eddie en acceptant de le rencontrer dans un cinéma pornographique. Alors que Quist force la journaliste à regarder une vidéo de viol, il est abattu par les forces de l'ordre.

Karen est traumatisée par cette agression et souffre d'amnésie. Son psychanalyste, le docteur George Waggner (Patrick Macnee), décide de l'envoyer avec son mari Bill (Christopher Stone) dans un centre isolé à la campagne afin qu'elle prenne du repos.

Arrivés à "La Colonie", Karen et Bill découvrent que cet endroit est rempli de personnes étranges...

Joe Dante, futur réalisateur de Gremlins et L'Aventure Intérieure, embarque dans le projet Hurlements à la faveur de son succès surprise, Piranhas, sorti en 1978.

Fidèle à sa réputation, le cinéaste parvient à terroriser le public grâce à une mise en scène maîtrisée et des effets spéciaux spectaculaires.

Les séquences de transformations en loups-garous sont considérées encore aujourd'hui comme des références en la matière ! Elles ont été réalisées par Rob Bottin, protégé du génie des maquillages Rick Baker.

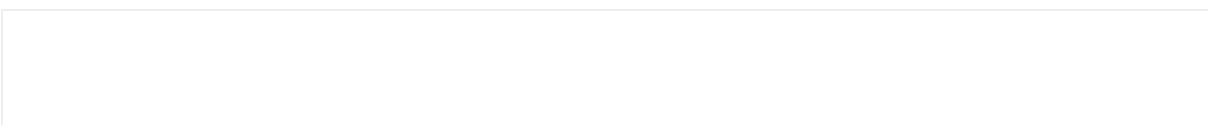
Ironiquement, ce dernier n'a pas pu officier sur Hurlements car il était déjà pris sur le tournage du Loup-garou de Londres, autre long-métrage marquant autour de la figure du lycanthrope.

L'oeuvre a connu un succès commercial plutôt correct, rapportant environ 17 985 000 \$ au box-office mondial pour un budget de 1 000 000 \$. En France, il a rassemblé 1 210 582 spectateurs.

Film pionnier en matière d'effets visuels, Hurlements a remporté le prix du meilleur film d'horreur aux Saturn Awards 1981. Il a aussi été nommé pour le meilleur maquillage (Rob Bottin) et les meilleurs effets spéciaux (Dave Allen et Peter Kuran).

De plus, Hurlements a obtenu le très convoité prix de la critique au festival international du film fantastique d'Avoriaz en 1981.

À noter que le film est une adaptation du roman de Gary Brandner. Le scénario a été écrit par John Sayles. Fun fact : c'est le premier opus d'une saga cinématographique qui comptera huit volets, sortis entre 1981 et 2011. Joe Dante n'est pas impliqué sur ces suites.



08

Juil
2022

Joe Dante : « Ça ne m'embête pas d'être un outsider, de ne pas être invité aux grandes fêtes. Je n'ai jamais fait du cinéma pour ça, mais parce que j'aime les films. »

Par [Olivier ROSSIGNOT et Audrey JEAMART](#)

Par : [Joe Dante](#)

Titre : [Hurlements](#)

A l'occasion de la reprise du toujours enthousiasmant *The Howling (Hurlements)*, Joe Dante, nous a accordés un entretien. Il y évoque notamment tout la genèse du film et l'écart entre les conditions de production de l'époque et celles d'aujourd'hui, son rapport à l'humour, la dimension politique de son cinéma. Derrière son humour, sa générosité, un profond désenchantement quant aux difficultés d'être un artiste libre aux USA. Nous nous en souviendrons longtemps.

https://www.youtube.com/watch?v=de-W_3zLjgs